

## RÉCIT

# Bébés Marciac

**Marciac, ce n'est pas seulement un festival : pour beaucoup, c'est aussi une école, au sens figuré, comme au sens propre depuis que le collège de la ville a ouvert sa maintenant célèbre classe jazz. Résultat, il y a dorénavant une génération de musiciens qui sont « nés » dans le Gers et pas des moindres. Routes interminables, jeux d'ados, timidité, internat et Tonton Wynton : Leïla Martial, Roberto Fonseca et Émile Parisien nous racontent comment ils ont grandi grâce et avec Jazz in Marciac.**

Par David Koperhant Photos Francis Vernhet

Ceux qui en ont déjà fait l'expérience savent que Marciac, ça se mérite. Roberto Fonseca se souvient encore de la scène, lorsqu'on lui a appris qu'il faudrait plus d'une heure pour rallier la petite cité gersoise en voiture, depuis son hôtel toulousain. C'était en 2003. Il avait alors 28 ans, un fauteuil de pianiste au sein du Buena Vista Social Club, légué par Rubén González, une étiquette de prodige cubain collé sur le front et l'impatience du jeune artiste qui ne veut pas perdre son temps. Assis à ses côtés sur la banquette arrière, Ibrahim Ferrer, chemise à fleurs, lunettes rondes et béret vissé sur la tête, devait bien rire sous cape. À 76 ans, le « chanteur de charme à la retraite » sortait tranquillement son deuxième album, et regardait d'un air bonhomme les champs brunis par le soleil s'étirer mollement le long de la départementale. Peut-être fredonnait-il « *Dos Gardenias* » du bout des lèvres, juste pour irriter son voisin. « *Je m'ennuyais tellement sur la route, se souvient Fonseca, que j'en devenais insupportable. Pourquoi devait-on faire autant de chemin pour jouer dans ce festival ?* » Et pourtant, au bout du virage, derrière les arbres et le panneau rouge et blanc, l'étonnement. Les portes de la bastide, les petites maisons aux volets clos coiffées d'un toit couleur argile, les tentes, le chapiteau, les 650 bénévoles, la viande qui fume sur les grills et les sourires en pagaille. Roberto

Fonseca tombe instantanément amoureux, tellement surpris qu'un si petit village puisse accueillir un si grand festival. Coup de foudre, donc, et début d'une longue histoire entre le pianiste et Marciac, où il reviendra désormais chaque année. « *Je me sens comme à la maison*, dit-il, en référence au disque qu'il a enregistré ici avec Fatoumata Diawara (*At Home*, sur le label Jazz Village). *Ce sont des gens bien. Qu'il pleuve ou qu'il vente, ils sont toujours aux petits soins pour moi* ». Mais revenons à Ibrahim Ferrer. En 2005, le chanteur donne à Marciac son ultime concert avant de mourir. « *Il y avait beaucoup d'émotion ce soir-là. Les gens criaient, pleuraient, et je me souviens m'être embarqué dans un solo, poussé par le public qui devenait complètement dingue* » ! Un an plus tard, Roberto Fonseca connaît un autre genre

de première. Cette fois, c'est bien lui, et lui seul qu'on attend. Dès lors, de *Akokan* à *Abuc*, le Cubain va présenter un projet différent chaque année. « *J'essaye toujours d'inventer quelque chose de nouveau pour le festival. Marciac le mérite* ». La preuve cet été avec un line-up plutôt alléchant : Fonseca, Erik Truffaz, Gilles Peterson et un orchestre de huit musiciens, mis en scène par le plasticien Alberto Lescaay. On demande à voir. En attendant, le pianiste, qui est aussi directeur artistique du festival Jazz Plaza de La Havane, imagine à quoi pourrait ressembler un échange entre Cuba et le Gers. « *Les gens de Marciac doivent connaître ce qui se fait sur notre île, et les Cubains doivent savoir ce qui se fait en France. On discute de la manière dont on pourrait faire un lien.* »

Dans les années qui viennent, on pourrait donc voir des enfants du sèril comme Émile Parisien et Leïla Martial, tenter de charmer des serpents sur un air de rumba. Car si Marciac sait attirer les gros poissons (Norah Jones, Herbie Hancock, George Benson et Stanley Clarke cet été), il promet aussi les jeunes pousses issues du centre de formation, et ce depuis qu'une classe de jazz a été ouverte pour sauver le collège du village en 1993. À la baguette ? L'inévitable Jean-Louis Guilhaumon, principal mais aussi fondateur du festival. Au menu de ce cursus unique en France : entre six et huit heures de jazz par semaine de la 6<sup>e</sup> à la 3<sup>e</sup>, sans compter les temps réservés au travail personnel, les masterclasses et ateliers de groupes. En guise de carotte, les orchestres étudiants sont programmés chaque année sur la place du village, pendant le festival. En tout, ils seraient une trentaine à avoir franchi le cap de la professionnalisation. Pour tous les autres, ///

**« Je m'ennuyais tellement sur la route que j'en devenais insupportable. Pourquoi devait-on faire autant de chemin pour jouer dans ce festival ? » ROBERTO FONSECA**



Premier rang avec le chapeau orange, c'est Leïla « Babos » Martial dans la place.

/// le collège de Marciac restera une formidable école de la vie. « On est arrivés en autocar, raconte Leïla Martial, moi et ma petite bande d'Ariègeois de 10 ans et demi. Pour nous, c'était l'aventure ». Car la chanteuse a essuyé les plâtres. Elle a connu les premières promos du collège, quand tout restait à inventer. « Les profs ? La pédagogie ? Tout était nouveau, très ludique et un peu bordélique. Et puis, peu à peu, chacun a trouvé sa place ». À l'époque, Leïla rencontre un saxophoniste en herbe de deux ans son aîné : « Un O.V.N.I, totalement concerné et habité ». Soit le portrait robot d'Émile Parisien. Fraîchement débarqué du Lot, il a déjà deux ans d'instrument dans les pattes, des parents mélomanes et un professeur particulier branché jazz qui l'a mis sur la voie. « Marciac, c'est la

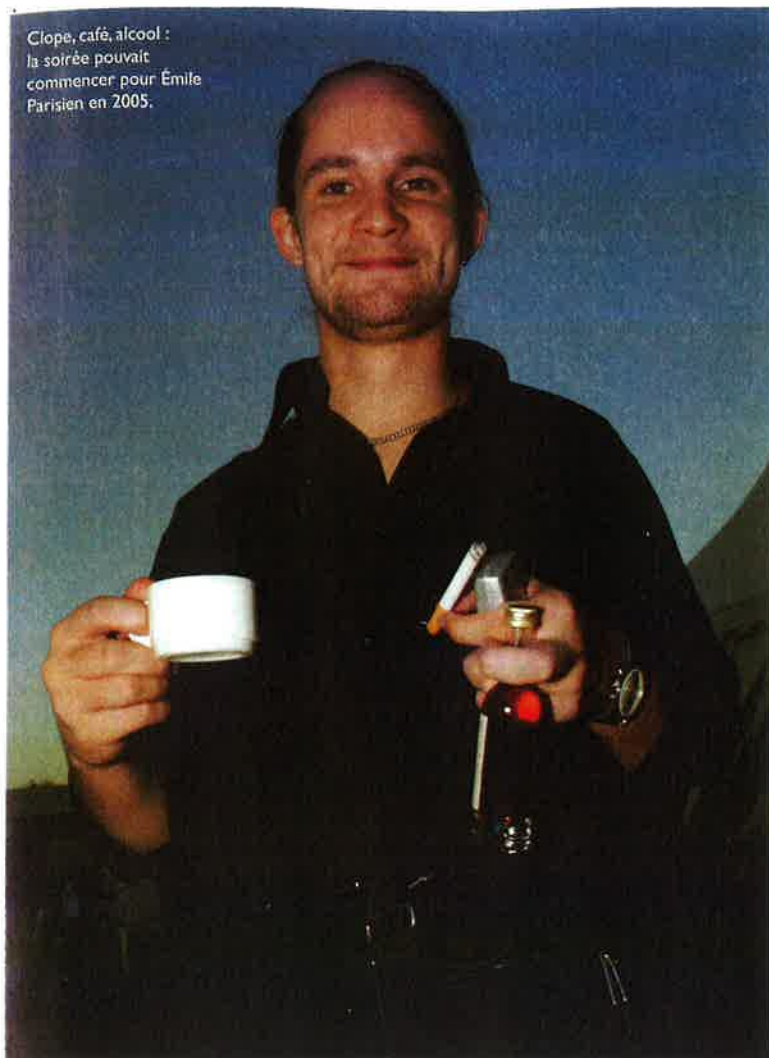
## « On est arrivés en autocar, moi et ma petite bande d'Ariègeois de 10 ans et demi. Pour nous, c'était l'aventure » LEÏLA MARTIAL

naissance de mon rapport à l'improvisation, dit-il. Le prof nous lâchait sur une grille de blues, et comme on ne savait pas trop comment ça marchait, la seule manière de s'en sortir était de faire fonctionner notre oreille. Là-dessus, on nous demandait de raconter une histoire avec deux ou trois notes. Un exercice fondamental ». Et un premier pas

vers la confiance en soi : se mettre à nu, se jeter à l'eau, laisser glisser ses idées. Ainsi, pour mémoire, on retiendra que Leïla Martial a commencé par caqueter comme un canard et que Wynton Marsalis, lors de ses classes, considérait le couinement d'une porte ou le cri d'un dauphin comme faisant partie du récit. Wynton ? « Une



Clope, café, alcool :  
la soirée pouvait  
commencer pour Émile  
Parisien en 2005.



« On était  
internes,  
on passait  
toute notre  
vie là-bas, et  
c'est aussi  
un festival  
de tout ce  
qui peut se  
passer à cet  
âge-là ! »

ÉMILE PARISIEN

balise importante, selon Émile Parisien. Un excellent pédagogue qui avait des mots précis pour chaque élève. Son truc, c'était de dire « don't be shy » [ne sois pas timide]. Il a joué le jeu de cette école en venant tous les ans. Ça nous motivait ». Et puis viennent les premiers concerts, et les caméras qui surprennent un jeune saxophoniste aux cheveux longs, circa 1998. Ensuite, c'est le théâtre pour Leïla et le conservatoire pour Émile, « afin d'explorer l'instrument le plus possible ». Enfin, un jour, ils reviennent au bercail, programmés à Jazz In Marciac avec ce statut d'anciens qui les grise autant qu'il leur fout les jetons. « Une pression particulière, avoue la chanteuse. Je sens que j'ai des choses à prouver. Même si je me sens très familière de cet endroit, il faut que je sois à la hauteur ». Surtout

lorsqu'à son retour, l'une des chambres de l'internat porte son nom. « Pour les petites chanteuses, ça veut dire quelque chose ». Parisien confirme : « Marciac ne nous a pas lâchés. Ils ont accompagné ceux qui étaient motivés et qui ont fait des choses. C'est un tremplin pour la suite ». On les reverra donc une fois de plus dans le Gers cet été, sous le chapiteau, flanqué de Joachim Kühn, Michel Portal et Vincent Peirani pour Émile ; au sein du Circles d'Anne Pacéo pour Leïla. La route ? Ils la connaissent déjà par cœur. Tout juste auront-ils l'impression de revenir en arrière, pour mieux mesurer le chemin parcouru... À l'autre bout du fil, le saxophoniste s'interrompt un instant. « On était internes, on passait toute notre vie là-bas, et c'est aussi un festival de tout ce qui peut se passer à cet

âge-là ! » On sourit. On pense aux conneries d'ados et on aimerait bien en savoir plus. Malheureusement, tout ce qui est à Marciac restera à Marciac. Et Parisien d'ajouter dans un rire : « Ça ne va pas lui plaire, mais je peux dire que Leïla Martial était aussi dispersée et investie qu'elle était chiante » ! En attendant son droit de réponse dans le prochain *Jazz News*, la chanteuse confie : « Tout était prétexte à jouer. Le swing, le collectif, l'appétit d'écouter et de réagir : c'est une approche qui restera ancrée en moi. Aujourd'hui, si je n'ai pas l'impression de m'amuser, la musique n'a pas d'intérêt ». It don't mean a thing if it ain't got that swing, la saine devise. ●

#### LE LIVE

ROBERTO FONSECA WITH SPECIAL GUESTS :  
ERIK TRUFFAZ, GILLE PETERSON  
06/08 (Chapiteau)

ANNE PACEO (FEAT LEÏLA MARTIAL)  
05/08 (Chapiteau)

ÉMILE PARISIEN QUINTET  
08/08 (Chapiteau)